

Le malaise est dans l'homme

**Souffrances psychiques et
psychopathologie
de l'homme moderne**

labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

Le malaise est dans l'homme

**Souffrances psychiques et
psychopathologie de l'homme moderne**

Préface de Thibault ISABEL

labarquedor@gmail.com

Du même auteur

Pierre Le Vigan

- *Inventaire de la modernité avant liquidation*, 2007 et 2017.
 - *Le front du cachalot. Carnets*, 2009 et 2017.
 - *La tyrannie de la transparence. Carnets II*, L'Aencre, 2011.
 - *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011 et 2017.
 - *Ecrire contre la modernité*, précédé d'*Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012 et 2017.
 - *L'effacement du politique*, La Barque d'Or, 2014.
 - *Chronique des temps modernes*, La Barque d'Or, 2014 et 2017.
- Collaboration :
- Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'Homme, 1999 ; *Aux sources de la droite*, L'Age d'Homme, 2000.
 - Michel Marmin (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist I*, 2003.
 - Thibault Isabel (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist II*, 2014.

Du même auteur

Jean-Marie Legrand

- Georges Charbonneau (en collaboration), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.

- Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.
- Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.
- Jean-Pierre Muret (collab. à), *L'urbanisme communal*, Pro-edi, 1990.

Contact auteur : labarquedor@gmail.com
pierrelevigan@gmail.com

TABLE DES MATIERES

Préface de Thibault ISABEL

Préambule - De nouvelles souffrances psychiques ?

Chapitre 1 - De la « bile noire » aux dépressions

Chapitre 2 - La dépression du sujet moderne

Chapitre 3 - De l'ennui à la mélancolie

Chapitre 4 - « L'ennui », roman d'Alberto Moravia

Chapitre 5 - Les personnalités pathologiques

Chapitre 6 - La paranoïa, une folie de la raison
raisonnante

Chapitre 7 - La psychopathie ou l'expulsion de la
violence

Chapitre 8 – Les états-limites ou borderline

Chapitre 9 - La schizophrénie et son tourbillon

Chapitre 10 - L'hystérie, de l'hypocondrie à
l'histrionisme

Chapitre 11 - Le bovarysme ou l'illusion d'être autre

Chapitre 12 – L'addiction ou la prison de la
dépendance

Chapitre 13 - La phobie et l'angoisse du monde

Chapitre 14 - Le dandysme, un fétichisme
narcissique

Chapitre 15 – L'identité narrative

Chapitre 16 - « Le moi n'est pas maître dans sa
propre maison »

Chapitre 17 - L'homme, le destin et la volonté

Noms cités

*A Michel Marmin,
et à mon fils
Maxime Mistral*

Préface

L'homme est-il fait pour être heureux ? Sans doute aimerait-il l'être, assurément. Mais le bonheur est un idéal abstrait, qu'il est bien difficile de définir positivement, et qu'il est moins facile encore de réaliser concrètement dans sa vie. Il y a tout lieu de penser que, depuis la nuit des temps, chaque membre de notre espèce connaît épisodiquement des moments de déprime ; le mal-être, le flou identitaire et la douleur d'exister font jusqu'à un certain point partie intégrante de notre condition. Mais il y a tout lieu de penser aussi que certaines époques sont plus que d'autres touchées par le malaise intérieur. Depuis le tournant des années 1830 et l'entrée brutale dans la révolution industrielle, l'Occident semble ainsi submergé par une vague plus ou moins généralisée de « spleen », que les auteurs romantiques qualifiaient avec optimisme de « mal du siècle », sans savoir que nous l'éprouverions encore près de deux cents ans après eux... Notre art s'en est largement fait l'écho, mais aussi nos publications médicales, nos magazines, nos reportages télévisés et nos conversations. La « dépression » est partout, superficiellement soignée par les traitements pharmacologiques à la mode, comme une rustine apposée sur un navire en voie de perdition.

Le « mal du siècle » romantique n'était-il pas en somme plutôt un mal naissant de la modernité ? C'est en un sens à cette question que tente de répondre *Le Malaise est dans l'homme*, en établissant un tableau psychologique et culturel de la souffrance psychique, telle qu'elle a pu être conçue par le passé, depuis l'Antiquité, mais aussi telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, dans une mosaïque pléthorique de manifestations. Depuis la « bile noire » hippocratique et l'« acédie » médiévale jusqu'à la « dépression » moderne, les théories se sont succédées pour rendre compte de cette réalité fluctuante et impalpable que constitue le mal-être humain. Si la souffrance est de tous les siècles, cependant, elle n'en varie pas moins d'une période à l'autre, dans sa nature et ses modes d'expression autant que dans son intensité. Certaines sociétés sont plus ou moins propices à l'éclosion du malaise, et lui donnent des formes plus ou moins spectaculaires et graves.

« Dans nos sociétés contemporaines, il y a multiplication des repères possibles, mais aucun n'est incontestable », écrit à juste titre Pierre Le Vigan. Et, dans de telles conditions, il n'est pas toujours facile d'être soi, de se trouver une place qui nous définisse ou, du moins, qui nous apporte de réelles assises. Les sociétés traditionnelles encadraient rigoureusement les personnes ; l'individu moderne, lui, est souvent jeté à l'eau avant même d'avoir appris à nager.

Certes, l'époque actuelle marque un relatif reflux des pathologies liées au refoulement des pulsions, qui étaient au contraire nettement plus fréquentes dans les sociétés moins jouissives et moins permissives du passé ; mais notre époque augmente en revanche les frustrations relatives à l'idéal de bien-être et de réussite. Puisque, pour nous, tout doit être possible, puisque toutes les limites doivent sans cesse être dépassées, et tous les interdits transgressés, nous sommes perpétuellement confrontés à la réalité du manque et de la fêlure qui nous constituent, à la permanence inéluctable de l'échec, à l'inévitabilité de notre incomplétude. L'homme coupable a plus ou moins disparu, mais l'homme fatigué, déprimé, vidé, a pris sa place.

Peut-être la dépression mineure mais banalisée est-elle d'une certaine manière une maladie des pays riches, le prix à payer existentiel pour un surcroît de confort matériel. Hyppolite Taine et Paul Bourget, en France, s'en faisaient déjà les témoins au XIX^e siècle, tout comme Emile Durkheim, au tournant du XX^e. Un peu plus tard, en 1932, Thierry Maulnier titrait un de ses livres les plus célèbres « La crise est dans l'homme », pour rappeler que les crises de l'économie ne sont pas en premier lieu responsables des déséquilibres de l'humeur et des difficultés relationnelles, dans nos nations « développées », parce que ces phénomènes tiennent d'abord à une perversion des sociétés et, partant, à une perversion de l'humain. Plus récemment, la thèse d'un mal-être inhérent à l'homme moderne, ou du moins accentué par les

conditions modernes de vie, a été reprise en France, avec des sensibilités diverses, par des auteurs tels que Marcel Gauchet, Gilles Lipovetsky ou Alain Ehrenberg, voire encore à l'étranger par Christopher Lasch ou Daniel Bell.

C'est dans cette tradition d'écriture que se situe Pierre Le Vigan, avec les convictions, les orientations et les inflexions qui lui sont propres : il mobilise aussi bien les acquis de la psychiatrie et de la psychanalyse que ceux de la phénoménologie, mais reste quoi qu'il en soit attentif au flux vivant de la personnalité, irréductible aux étiquettes trop étroites, aux catégorisations sclérosantes. La psyché humaine est une entité toujours en devenir, une sorte de sylphe impénétrable qu'il s'agit de décrire dans ses multiples métamorphoses, dans ses nuances et ses mystères, avec la délicatesse de l'herméneute plutôt que le compas du géomètre. C'est pourquoi les modalités d'approche du mal-être contemporain doivent être littéraires et culturelles autant que strictement psychologiques. Si nous voulons établir une cartographie du désespoir moderne, et surtout comprendre le dessous des cartes, nous devons décrire toutes les facettes des phénomènes que nous observons, des plus « scientifiques » aux plus « artistiques » : nous devons traquer les symptômes de la langueur et de l'asthénie dans l'hystérie étudiée par Jean-Martin Charcot aussi bien que dans le bovarysme mis en évidence par Gustave Flaubert, dans la théorie freudienne de la phobie névrotique aussi bien que dans le dandysme analysé par Albert Camus.

Et, à l'examen diagnostique des nouvelles modalités d'être-au-monde, reconnaissons que la « cartographie du désespoir moderne » que nous évoquions n'est guère réjouissante. L'anomie guette, en effet, dans un univers social fractionné, divisé, démembré. Plus le désert de l'humain s'étend, plus s'étend également le vide intérieur de nos pensées. L'homme est un être fragile, que seul le divertissement procuré par l'activité du cœur et la présence des autres peut faire mine de combler, comme l'écrivait déjà Pascal au XVII^e siècle. Sans l'*illusio* d'un projet de vie mobilisateur appuyé par une existence communautaire, sans l'espoir procuré par un horizon de sens ou de valeurs et l'intégration à un groupe, nous ne sommes que des coquilles creuses, des âmes errantes privées à la fois de destination et d'ancrage.

Faut-il s'étonner dès lors si toutes les pathologies décrites par Pierre Le Vigan prennent aujourd'hui une telle ampleur ? Car la réalité qui fait fond derrière les troubles dont il nous parle n'est autre que celle-ci : l'extension du domaine de la lutte entre les individus, au XXI^e siècle, traduit surtout une désertification des sentiments ; l'inflation illimitée de l'intime, que ce soit sur le *Net* ou dans les émissions de télé-réalité, traduit surtout une déperdition du sujet ; le culte frénétique du moi, comme source ultime de toutes les valeurs, traduit surtout un manque de repères. Si une paranoïa bénigne, ordinaire – mais ô combien mortifère ! –, étend par exemple si souvent son ombre sur nos

vies, désormais, c'est qu'une telle attitude « n'est guère pensable sans l'individualisme et la croyance en un "moi" autonome et donc susceptible de "corruption" par l'Autre, par l'Extérieur. » Cette paranoïa est encore accrue par la perception d'une société qui n'est plus réduite à la simple socialité de proximité, comme autrefois, mais où cette proximité familière s'efface, au contraire, pour ouvrir la voie vers un perpétuel ailleurs, riche d'horizons nouveaux autant que de motifs d'inquiétude.

Nous communiquons plus que jamais, toujours plus vite, toujours plus loin, et avec toujours plus de correspondants, mais nos « codes de communication divers se croisent », faute d'entente commune et de patrimoine culturel commun, si bien que nous avons le plus grand mal à réellement « entrer en correspondance » : autrui demeure alors pour nous un perpétuel étranger, dont la présence/absence contribue parfois davantage à nous effrayer qu'à nous rassurer.

Le rapport paranoïaque à l'Autre n'est aussi d'une certaine façon que la conséquence d'une judiciarisation toujours plus poussée de nos relations interindividuelles. Puisque, entre les autres et moi subsiste un abîme que les nouveaux moyens de communication ne font peut-être que creuser au lieu d'abolir, toute intrusion trop directe d'autrui dans mon univers doit être potentiellement sanctionnable par l'intervention impersonnelle de la loi. On assiste dès lors à « un ébranlement de la

confiance préalable à toute rencontre en société ». Certes, il est juste de dire que « la réalité tangible du harcèlement n'est pas contestable » (le harcèlement moral, sexuel ou psychologique est loin d'être une invention de journalistes) ; mais nous assistons bel et bien à autre chose, comme Pierre Le Vigan prend soin de le souligner : en fait, dans l'Occident moderne, tous nos rapports sociaux se trouvent préventivement judiciairisés, normés, encadrés, rigidifiés, enrégimentés. La prolifération victimaire des droits a pris de telles proportions qu'il n'existe plus d'abord entre deux personnes une relation d'attachement ou le plaisir spontané d'un contact, mais des décrets à appliquer et des règles à ne pas enfreindre. Tout le monde expose son intimité à tout va, à travers la nudité froide et lointaine de l'écran d'ordinateur ou de télévision, mais, lorsque cette fausse proximité est brisée par la rencontre réelle d'un autre moi, en chair et en os, chacun exige de restituer une distance juridique qui empêche largement de partager une véritable franchise, un véritable échange, une véritable communion. Et il ne nous reste plus alors en effet que la sècheresse paranoïaque de la méfiance, de la crainte, du repli.

Les conditions de vie actuelles, marquées par l'effondrement des repères collectifs d'existence, expliquent aussi sans doute le développement de la personnalité « psychopathe », qu'elle soit proprement psychotique ou *borderline*, ou qu'elle se manifeste dans les limites plus rassurantes de la « normalité », sans pour autant perdre tout à fait

son caractère nocif. Le psychopathe (ou personnalité « antisociale ») est cet être qui vit dans l'instant, dans la frénésie du présentisme, dont l'horizon est « sans cesse réduit par la colère ou par la rage ». Pris dans son impulsion, il « réduit le sens de ses actes à leur utilité immédiate. » Faute de prendre en compte le contexte des événements, notamment dans leur dimension émotionnelle, « il se prive du soutien et de la compréhension des autres ». A vrai dire, « il ne fait pas retour sur ses expériences, sur son cheminement, et s'épargne ainsi les risques de l'introspection » : on l'aura compris, une telle personnalité tente tout pour échapper à la dépression qui la guette. L'oubli de la profondeur, de l'empathique et du réflexif n'est qu'une fuite en avant visant à désamorcer la menace toujours présente de l'effondrement mélancolique, du nihilisme des valeurs, de l'« à quoi bon ». Là où l'homme du passé considérerait sans cesse qu'il était en dette à l'égard de la société, le psychopathe considère en somme que c'est la société qui est en dette envers lui. Car le psychopathe n'est qu'une image caricaturale de l'homme moderne ; il est ce qui reste de l'homme moderne quand tout ce qu'il y a encore de solide en lui s'est effondré.

La schizophrénie, à son tour, mérite probablement d'apparaître comme une bouffée de solipsisme, d'autarcie, d'atomisation, ou, si l'on veut, comme la forme exacerbée d'un isolement qui parcourt en fait souterrainement toute notre époque, ainsi que le montre très bien l'un des

meilleurs chapitres du livre. Tandis que l'on distingue habituellement l'identité comme adaptation au monde, comme imitation, comme référence à l'autre (c'est l'identité « idem »), et l'identité comme authenticité, comme continuité d'être, comme rapport à soi (c'est l'identité « ipse »), le schizophrène est en quelque sorte empêtré dans la seconde et incapable d'accéder à la première, alors que ces deux aspects sont normalement articulés entre eux. Le schizophrène vit dans une bulle intérieure, coupé d'autrui, et donc de toute possibilité d'adaptation, d'imitation, de référence. L'identité « ipse » est indispensable au développement, bien entendu, puisqu'elle assure à la fois l'autonomie du caractère et le sentiment de la constance d'exister ; elle est le complément salutaire et le prolongement naturel de l'identité « idem » ; mais, sans identité « idem », peut-on réellement se soutenir d'une manière satisfaisante, d'un point de vue moral et existentiel ? Le schizophrène ne connaît que l'identité « ipse ». « Il n'accepte pas de porter des masques sociaux. Il n'accepte pas d'écart entre son soi et son propre, entre ce qui appartient à chacun inaltérablement et ce qui, de chacun, est engagé dans le monde *avec* les autres. » C'est dire qu'il ne parvient pas à entrer dans l'ordre de l'intersubjectivité, pourtant nécessaire à l'inscription d'un projet de vie personnel, subjectif, dans une somme extérieure de subjectivités (qui, une fois reconnues, deviennent alors pour nous objectives). Sans intersubjectivité, nous restons perdus en nous-mêmes, et n'avons rien sur quoi investir notre énergie, pour créer du

sens. Or, c'est bien à ce vide de sens que nous condamnons le refus de construire notre identité à travers la médiation de l'Altérité. Le règne contemporain de l'authenticité, du « *Be yourself!* », n'est donc peut-être en définitive qu'une forme larvée de schizophrénie.

Voilà quelques-unes des pistes à explorer, sans doute, pour tenter de cerner au plus près la réalité des tensions qui agitent notre époque et lui donnent son caractère protéiforme, mais aussi, en certains cas, son caractère dangereux ou perturbant.

Sait-on que, d'après certaines enquêtes contemporaines, environ 11% de la population, en France, souffrirait de dépression caractérisée, et 14% d'angoisse pathologique ? Aux Etats-Unis, une enquête de la NIAAA de 2002 considère que plus de 13% des Américains auraient subi une dépression majeure au cours de leur vie. Plus grave encore, peut-être, les chiffres du suicide ont connu dans les années 1970 et 1980 une hausse extrêmement importante dans presque tous les pays occidentaux, au point de doubler quasiment en l'espace d'une vingtaine d'années.

Il faut constater ce paradoxe étonnant qui veut que, lorsqu'un pays est riche, son taux de suicide explose au lieu de décroître. Alors que le taux de suicide était environ de 5 pour 100 000 en 1830, en

France, il passe à 25 pour 100 000 en 1906, c'est-à-dire qu'il a été multiplié par 5 en moins d'un siècle, malgré le développement considérable de l'économie au cours de cette période (ou à cause de lui). Au XXI^e siècle encore, on remarque que plus le PIB d'un pays est important, plus le taux de suicide y est statistiquement élevé. En-dehors des pays de l'ex-Union soviétique, où l'alcoolisme accomplit des ravages immenses au sein de la population, les pays les plus suicidogènes de la planète sont par exemple la France, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, le Japon, la Suède ou les Etats-Unis, tandis que les pays où l'on se suicide le moins sont en particulier le Brésil, la Grèce ou le Venezuela...

A travers le panorama que Pierre Le Vigan nous dresse des pathologies ordinaires de l'homme moderne, on devine cette réalité terrible de la souffrance psychique telle qu'elle se propage dans un monde où le rapport à l'autre se trouve réduit à l'état de peau de chagrin. La richesse, bien entendu, ne rend pas malheureux ; mais les conditions de vie qui permettent le développement illimité de l'industrialisation et l'accès rapide au confort, elles, sont porteuses de bien des troubles, de bien des peines et de bien des déséquilibres intérieurs. Les pays les plus économiquement développés ne sont probablement pas les plus humainement avancés. Aussi est-il peut-être temps pour nous d'envisager de nouveaux modèles d'évolution, qui prendraient en compte la dimension qualitative de la vie avant de n'en voir que la part quantifiable. Tout reste à faire pour construire un « parc humain » qui, sans

toutefois pouvoir nous tenir à l'écart du désespoir et de l'angoisse, qui sont consubstantiels à notre être, nous assurerait du moins des conditions optimales d'existence, aux plans spirituel et relationnel. La crise, qu'on le veuille ou non, est bel et bien dans l'homme.

Thibault ISABEL

« Arrêtons-nous un peu, causons.
C'est encore moi, ce soir, qui m'arrête,
c'est encore vous qui m'écoutez.

Un peu plus tard d'autres joueront
aux voisins sur la route
sous ces beaux arbres que l'on se prête. »

Rainer-Maria Rilke (*Vergers*, 1926)

Préambule - De nouvelles souffrances psychiques ?

La souffrance psychique est au carrefour du psychique et du social. Elle est le fruit de la désinsertion, de la précarité, de l'anomie (perte de sens). C'est le produit d'une société de compétitivité et de rapidité qui fonctionne sur le mode d'une injonction de performance. « Le culte de la performance prend son essor au cours des années 80 à travers trois déplacements. Les champions sportifs sont des symboles d'excellence sociale alors qu'ils étaient signe de l'arriération populaire. La consommation est un vecteur de réalisation personnelle alors qu'elle connotait auparavant l'aliénation et la passivité. Le chef d'entreprise est devenu un modèle de conduite alors qu'il était l'emblème de la domination du patron sur

l'ouvrier. » (...) C'est la diffusion massive du culte du challenge et de « la gagne ». « Ce culte inaugurerait ainsi de nouvelles mythologies permettant à chacun de s'adapter à une transformation majeure : le déclin de la discipline au profit de l'autonomie. Épanouissement personnel et initiative individuelle sont les deux facettes de cette nouvelle règle du jeu social » (Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991).

La souffrance sociale n'est pas, par définition, une pathologie individuelle. Elle n'est pas non plus une pathologie psychiatrique. Elle est simplement la marque d'une tension et d'une torsion entre les exigences de la société et les pouvoir-être de chacun. Philippe Petit remarque : « Derrière l'impératif de la performance, la pâle injonction au bonheur pour tous, au travail salvateur mais peu intégrateur, faute de motivation, il se profile une organisation confuse, et néanmoins appliquée, de la misère morale, qui prend des formes très variées pouvant aller de la simple plainte à la franche pénibilité au travail, à l'obsession du harcèlement, à la morbidité en prison, voire au passage à l'acte violent. » (*La France qui souffre*, Flammarion, 2008). C'est le tableau d'une société en situation de perte de sens commun. La souffrance sociale provient de ce que la société est plongée à la fois dans l'insécurité sociale, voire plus largement dans l'insécurité identitaire et dans l'incertitude des valeurs. « Enjoint de décider et d'agir en permanence dans sa vie privée comme

professionnelle, l'individu conquérant est en même temps un fardeau pour lui-même. Tendue entre conquête et souffrance, l'individualisme présente ainsi un double visage » (A. Ehrenberg, *L'individu incertain*, Calmann-Lévy, 1995).

Les troubles de l'humeur, l'existence de personnalités pathologiques sont dans la nature humaine. Ils n'ont été inventés par aucune société. Mais chaque société génère un mode particulier d'expression de ces troubles. La mise en forme des troubles a quelque chose à voir avec l'état de la société (Miguel Benasayag et Gérard Schmit, *Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, La Découverte, 2005). Chaque société a son mode d'intégration, d'exclusion, de marginalisation. Chacun entre dans sa souffrance et exprime sa souffrance en fonction de sa subjectivité. « La subjectivité doit se comprendre ici comme la forme historique dans la quelle se produit la rencontre du psychisme individuel et de l'organisation collective ou sociétale » écrit Michel Autès. Dans le monde du capitalisme débridé ou hyper-capitalisme, la performance est reine. Les maladies qui intéressent le marché de la santé sont celles qui se soignent. Or la souffrance psychique n'est pas une maladie, elle s'éprouve, elle s'accompagne, elle se soulage, et elle peut même avoir une dimension politique en soulevant le peuple. Même si la tendance actuelle est plutôt au repli sur soi (Danièle Linhart, *Travailler sans les autres*, Seuil, 2009). La souffrance psychique relève moins d'une guérison que d'un soin par soi-même,

un ressaisissement de soi qui, comme tout « soi » fait sa place aux autres (le « soi » n'est pas le « moi », le « soi » est toujours social). Ce ressaisissement peut n'avoir qu'un lointain rapport avec le retour dans le cercle compétitivité-production-consommation.

Nos sociétés européennes sont « face à un triple processus de désinstitutionalisation, de psychologisation et de privatisation de l'existence » note Alain Ehrenberg (*La société du malaise*, Odile Jacob, 2010). C'est le fruit d'une conception essentiellement individualiste de la notion d'autonomie. C'est aussi la conséquence de la disparition de l'hégémonie idéologique des institutions surplombantes : l'Etat comme garant de la notion de patrie (il ne reste plus qu'un Etat à la fois policier et maternant), les Eglises, les idéologies ayant fonction de grand récit.

Tout ceci aboutit à ce que la construction de soi – ce que les Américains appellent le « self » – au carrefour du privé et du public, de l'individuel et du social, soit plus difficile. Elle suppose, en Europe comme aux Etats-Unis, un investissement narcissique, une estime de soi qui résiste aux aléas de la compétition. Dans ce domaine, deux réponses sont possibles et font l'objet d'une demande sociale différente selon les cultures nationales. L'une est l'exigence de sécurité, l'autre est l'exigence de pouvoir recommencer, « rebondir » en cas d'échec. La première demande correspond plutôt au modèle français, et plus largement « rhénan », la seconde

plutôt au modèle américain (non sans chassés croisés comme le montre l'accès aux soins publics de santé mis en place par Barack Obama en 2010). Il est bien évident que les deux réponses sont nécessaires et doivent être pensées ensemble.

Si les *maladies* psychiques sont bien autre chose que la *souffrance* psychique, cette dernière peut néanmoins être une porte d'entrée pour les premières. L'injonction de toujours s'aimer soi-même encourage des dérives narcissiques, l'idéologie du bonheur obligatoire se heurte aux obstacles qui sont la trame même de la vie, le « psycho-pouvoir » (Bernard Stiegler) qui demande à chacun de « s'éclater » aboutit à un « trou » dépressif quand survient ce qu'Alain Ehrenberg a nommé *la fatigue d'être soi* (Odile Jacob, 1998), ou tout simplement une interrogation sur la vanité du « bougisme » ambiant.

Dans le même temps, on assiste à une rationalisation des soins médicaux, psychiques et psychiatriques. Les médicaments, qui peuvent être parfaitement nécessaires, supplantent une analyse transactionnelle ou une programmation neuro-linguistique (PNL) qui peuvent l'être aussi mais prennent trop de temps, et ne sont pas source de profits pour de grandes sociétés pharmaceutiques. L'anonymat de la chaîne des soins fait que l'on ne sait plus « qui soigne qui », et pas toujours « pourquoi ». Un nouvel hygiénisme psycho-social s'installe à l'intérieur des entreprises dans lequel il s'agit, à grands coups de coaching, de « remotiver »

et rendre à nouveau performants les travailleurs « fatigués ».

Comment faire face à ces conditions aggravantes de la souffrance psychique produites par une société hédoniste, narcissique, et qui a de surcroît liquidé les cultures populaires comme l'avait bien vu Christopher Lasch mais aussi George Orwell ? Les seules réponses de long terme ne peuvent être que le renforcement du lien social, du « tenir-ensemble » la société. Le mythe de la mondialisation heureuse qui fera longtemps illusion, c'est l'invention et l'appropriation de nouvelles pratiques sociales, solidaires, c'est le tissage de nouveaux liens qui est nécessaire. La modernité hyper-capitaliste avance sur la base du couple société de masse-repli individualiste, la massification jouant le rôle du répulsif entraînant toujours plus d'individualisme et de privatisation de l'individu (habitat des plus riches en résidences sécurisées, déplacements en voiture, isolement dans sa bulle musicale avec les diffuseurs individuels de musique numérique, etc). Il faut rechercher des contre-courants à cette privatisation des existences. Il faut réapprendre le sens de la vie, le sens de la ville, et aussi le temps et son bon usage, qui peut être la lenteur. Il faut ralentir pour regarder. « Voici le sable mort, voici le corps sauvé : la Femme respire, l'Homme se tient debout ». écrit René Char (« Le visage nuptial », 1944). Et encore faut-il prendre le temps de se perdre. « Les routes qui ne promettent pas le pays de leur destination